La véritable histoire de la Pétanque

La légende des frères Pitiot

Martine Pilate

roman

…Joseph Pitiot proposa à son ami Jules Hugues, dit « Le Noir »,
rongé par les rhumatismes, de jouer assis sur une chaise…

Chapitre 1 — Décembre 1918

La gangrène arrête de s'écouler. Les plaies sont à soigner. Le feu est éteint, restent ces brandons mutilés et fumants. Pour chacun, le retour à la normale est ardu. Mais les horreurs vécues, l'indicible peur, ont sublimé les personnalités et trempé les caractères.

C'est le retour au calme à Marseille. Rue Sainte-Victorine au cœur de la Belle de Mai, à l'entrée de la courette du n° 12, au premier étage, les quatre frères Pitiot (Joseph, André, Ernest et Antoine par ordre d'âge) y sont de nouveau réunis. Tous les quatre rentrés plus ou moins sains de cette fange meurtrière qui vient de faire sacrifier quatre années de jeunesse à tant de familles.

Seul manque aux joies profondes et essentielles des retrouvailles, celui qu'on ose nommer le nerf de la guerre. Mot dérisoire après tant d'épreuves.

L'anisette fleure bon à ce premier étage, au cœur profondément marseillais de la Belle de Mai. L'appartement cossu croule sous les lourdes tentures à franges. Se retrouver bourgeoisement enfermés après ces quatre années de survie et ces projets qu'on étale, la situation semble irréelle, voire quelque peu indécente.

Une fois franchi le porche du n° 12, on accède de droite et de gauche à ces appartements occupés par les gens « de bien ».

Il faut, en fait, traverser ce couloir au rez-de-chaussée et franchir cette lourde porte à deux battants, sorte de frontière entre deux mondes sociaux différents, pour arriver dans la cour et se retrouver en face de ces appartements où logent les « petites gens ». Appartements souvent exigus, surpeuplés et qui n'ont vraiment plus rien à voir avec ceux du bord de rue.

C'est au fond de cette cour que s'entasse la famille Fontana dont les parents ont élevé de leur mieux leurs trois filles et un garçon. L'aînée, Angèle, un petit bout de femme menue, mais dotée d'une volonté féroce, s'est acharnée contre un destin d'ouvrière. Elle a brillamment réussi des études et des concours qui l'ont conduite, en tant qu'institutrice, à l'école de la rue Sainte-Marthe où elle y a retrouvé son voisin André Pitiot qu'elle n'a plus quitté puisqu'en 1908 elle est devenue son épouse.

Sa sœur Marie, plus jeune de trois ans, a elle aussi franchi la cour, même si elle n'a pas fait d'études. Marie, assez nonchalante, peu encli-

Le Bar de l'Horloge à La Ciotat

ne aux études, voire au travail, est de loin la plus jolie des filles Fontana. Elle a beaucoup d'allure du haut de son mètre 70, avec ses longs cheveux très bruns relevés en un lourd chignon et son regard profond et noir. Elle est à présent la compagne de Joseph, l'aîné des Pitiot, et la maman de leur petite Paulette. Mais moins volontaire que sa sœur Angèle, elle s'impose moins et projette sa vie au travers de Joseph. Durant toute son existence, en face de tierce personne à la famille, elle ne parlera de lui que sous le vocable respectueux de « Monsieur Pitiot ». Bien sûr qu'elle aimerait qu'il l'épouse mais elle ne le lui imposera pas. Elle ne le pourrait pas, elle attend qu'il se décide et elle est certaine qu'il le fera un jour. L'essentiel est de se sentir protégée auprès de quelqu'un prêt à affronter le monde et à réussir.

L'avenir, l'avenir des frères Pitiot, c'est bien là l'objet de la réunion au premier étage qui borde cette rue Sainte-Victorine. C'est que les quatre frères sont de famille « née », belle prestance tous les quatre, moustaches relevées, cheveux plaqués, complets trois pièces. Ils ont tous, avant la guerre, mené leurs études suffisamment loin pour pouvoir envisager un avenir somme toute tracé, voire administratif. À part Joseph, les trois autres sont légalement mariés.

Pour André et Ernest, la situation n'est plus menaçante. André reprendra son poste de directeur à l'École Saint-Vincent de la Belle de Mai, poste qu'il occupait depuis déjà bien des années avant que n'éclate cette guerre.

Ernest devrait pouvoir espérer trouver un poste de gestionnaire mais, s'il a obtempéré et passé sous les Fourches Caudines imposées par leurs parents le poussant dans les études, il n'a aucune envie d'embrasser la voie administrative. Il préfère continuer à gérer ce bar de l'Horloge que les frères possèdent à la Ciotat, en centre-ville, et qu'il avait démarré, voici une quinzaine d'années avec Joseph. La Ciotat, son port, ses odeurs fortes et le calme, la sérénité de ses ruelles étroites aux maisons hautes et ses escaliers qui grimpent jusqu'au terrain Béraud récupéré en contrebas d'une carrière, tout à côté du domicile de Joseph et de sa famille, dans le quartier Groupède. Sur ce terrain Béraud, du nom de son ancien propriétaire, Joseph et Ernest ont installé une annexe de leur bar de l'Horloge, aux allures de guinguette, à l'entrée de ce jeu de boules qu'ils ont rebaptisé « la Boule étoilée » pour pouvoir se reposer en travaillant au milieu des copains. La Boule étoilée, toute une référence à ces boules de bois de buis, entièrement cloutées, parfois même d'un bon millier de clous aux couleurs différentes permettant ainsi leur personnalisation soit par des

ORIGINE de la PETANQUE

-:-:-:-:-:-

C'est en 1910 à LA CIOTAT, Bouches du Rhône, au Jeu de Boules " Béraud " que j'exploitais avec mon frère, qu'est né le jeu de " Pieds-tanqués".

Tous les grands joueurs du Jeu Provencal de la région se donnaient rendez-vous sous les grands platanes de Béraud : les Marseillais GRAND-JEAN, le BLOND, LOMBARD dit le NOIR, PETIT-PAUL; les Toulonnais PARFELET , le GRELE, le PICH, CHIBALON, le MOULT, . les frères ESPANET de la GARDE; les Ciotadens PINOT, le gros CESAIRE, SAINT JEAN etc.. Tous ces As faisaient journellement des parties d'intérêt au Jeu Provencal avec de nombreux commerçants de la Ville ce qui attirait un grand nombre de spectateurs - Ces derniers étaient autorisés... pour 0 F.05, à prendre des chaises pour suivre les parties mais retenaient trop souvent les boules tirées, car étant assis ils ne se relevaient pas assez vite.

Les chaises furent donc supprimées pour satisfaire avec juste raison les joueurs qui réclamaient.

Cette décision contraria un bon client et ami "JULES le NOIR" commerçant à LA CIOTAT qui, perclus de rhumatismes ne pouvait plus guère rester sur ses jambes. On lui donna exceptionnellement la permission d'avoir une chaise à condition qu'il resterait sagement à côté du rond que l'on trace avant le jet du but et où les joueurs ont l'habitude de laisser leurs boules en attendant leur tour.

Et de là, notre JULES qui ne pouvait participer à aucune partie, s'amusait souvent à tirer à 1 m.50 ou 2 mètres avec les boules restant au rond. Je m'entraine me disait-il. Si bien qu'un jour, certain de lui faire plaisir, je lui proposais de jouer, sans bouger, les "Pieds tanqués" de 2 à 3 mètres...et nous avons joué.

Le lendemain nous avons recommencé ainsi que les jours suivants. Les vieux joueurs qui étaient nombreux à nous regarder jouèrent aussi, si bien , que mon frère organisa un concours pour le samedi suivant. Il compta 8 équipes de 2 joueurs avec un 1er Prix de 10 Francs...

Pieds-tanqués était né...

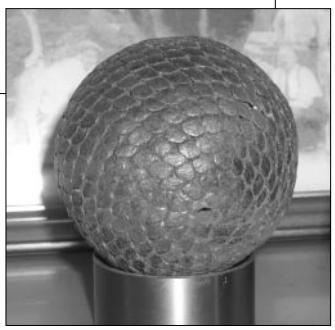
Les concours se succédèrent ensuite et l'on joua de 3 à 5 mètre

Le jeu se propagea dans les environs, mais c'est grace aux navigateurs nombreux, aux chantiers de la CIOTAT, qu'il prit une rapide extension, car ces navigateurs jouaient à Pieds-Tanqués dans tous les Ports où ils faisaient escale.

Le Jeu qui s'appelait indifféremment "Pieds-Tanqués" "Piedtanqu ou "Pétanque" devint définitivement "Pétanque" lors de la préparation des premiers règlements officiels par la Fédération du LANGUEDOC-ROUSSILLON dont je suis un des membres fondateurs et Président depuis de nombreuses années.

E. PITIOT

Avec tous mes remerciements à la Municipalité de La-Ciotat



initiales de joueurs, par des graphismes distinctifs, telle une étoile.

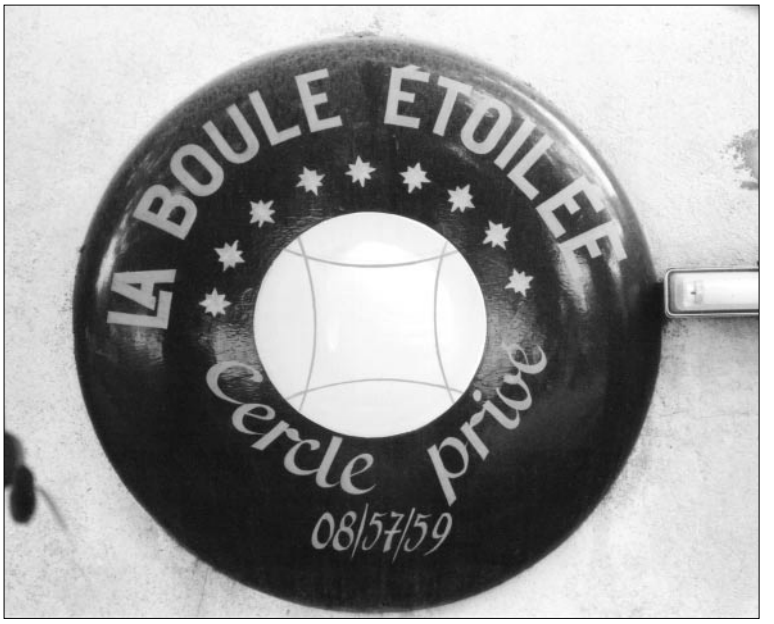
La Ciotat, résolument tournée vers la mer, compte dans son giron des enfants inventifs qui vont chambouler le monde ludique. Il y eut les Frères Lumière et plus modestement, il y a à présent les Frères Pitiot et leur jeu de boule « à pes tanca » qui permet de réunir, dans une même partie et selon les mêmes règles, les copains en forme, les perclus d'arthrose et tous ceux pour lesquels la mobilité devient difficulté.

C'était à la fin du printemps 1910. Ému de voir leur ami Jules Hugues, dit « le Noir », ancienne vedette incontestée du jeu de longue, rongé tout autant par les rhumatismes qui l'empêchaient de participer à la partie que par la rage de ne pouvoir se joindre aux autres joueurs, Joseph lui proposa alors de jouer assis sur une chaise. Ce à quoi Ernest ajouta que, dorénavant, il ne serait plus nécessaire de courir, ni d'effectuer de grands pas ou de se tenir en équilibre sur une jambe. À présent, on pourrait tirer ou lancer sans bouger, sur une distance de trois mètres, en gardant les pieds joints, « à pes tanca » comme on disait en provençal pour signifier « à pieds plantés, arrêtés ». Pour que tous aient les mêmes chances, il fut convenu de jouer dans un cercle d'environ 50 centimètres de diamètre au centre duquel se tiendrait dorénavant le joueur, qu'il soit debout ou assis. Plus besoin d'élan pour lancer cette lourde boule qui dépassait le kilo.

La pétanque venait de naître, séduisant d'emblée tous les papés, grands joueurs de tout temps tels le père Audry, célèbre pour sa réussite de pointeur, et qui, d'acteurs de cette « Longue » sportive, étaient devenus spectateurs amoindris par les méfaits de l'âge. Et ce jour-là se disputa la première triplette de l'histoire de la pétanque, suivie, peu de temps après, un samedi de juin 1910, d'un premier concours organisé par Joseph, dont le premier prix était de 10 francs et qui vit s'aligner huit équipes de deux joueurs. Les premières règles furent élaborées à cette occasion, notamment la distance de jeu serait désormais ramenée de plusieurs mètres, limitant l'espace entre trois et six mètres.

Cette pétanque venait donc de naître sans imaginer que, peu d'années plus tard, suite aux nombreuses blessures causées par cette guerre, elle ferait autant d'adeptes auprès de ceux qui, meurtris dans leur chair, ne pourraient plus pratiquer la Lyonnaise.

1910 fut aussi de triste mémoire avec son chômage frappant durement les chantiers ciotadens voués aux réparations navales. Les Messageries Maritimes proposèrent alors à ses ouvriers devenant sans emploi de s'embarquer à bord de ses navires aux lointaines destina-


LA BOULE ÉTOILÉE
Cercle privé
08/57/59

C'est en l'An 1910 sur ce
terrain que fut créé
le Jeu de PIED-TANQUÉ

tions orientales. Le paquebot « Le Lotus » qui desservait régulièrement le Japon, vit monter à son bord bon nombre d'ouvriers ciotadens qui n'avaient pas manqué de glisser des boules dans leur paquetage, pour une saine détente aux escales…

Pour Antoine, le plus jeune, le plus poète, son rêve est peuplé de chèvres, de garrigues, de senteurs sauvages, de gibier et de thym. Mais avant d'en arriver là, il faudra bien envisager de travailler pour gagner suffisamment d'argent. Retour à la case départ, celui de son poste de gestionnaire dans les locaux de la gare de Nîmes. L'exil dans le Gard, non pas pour le Marseillais qu'il est, mais pour l'Ardéchois terrien dont il se sent l'essence.

Reste Joseph, l'aîné, celui qui porte le « titre » qui devance le nom, et dont la compagne Marie lui a donné cette petite Paulette qui a toujours illuminé ses pensées même au plus profond des tranchées, qui lui a imposé sa survie au milieu de l'enfer. C'est le plus rebelle, le plus obstiné mais aussi le plus réfléchi d'entre les frères. Il lui faut trouver quelque chose, il lui faut réussir. Un projet, ça se trouve ; de l'argent, c'est plus difficile mais ça doit bien se trouver aussi. Retourner à la Ciotat ne répond plus à ses aspirations. Une vie, c'est très court, il ne faut surtout pas la limiter à une routine même si elle est agréable. Il y a autre chose derrière l'horizon et les montagnes, ça peut se bouger.

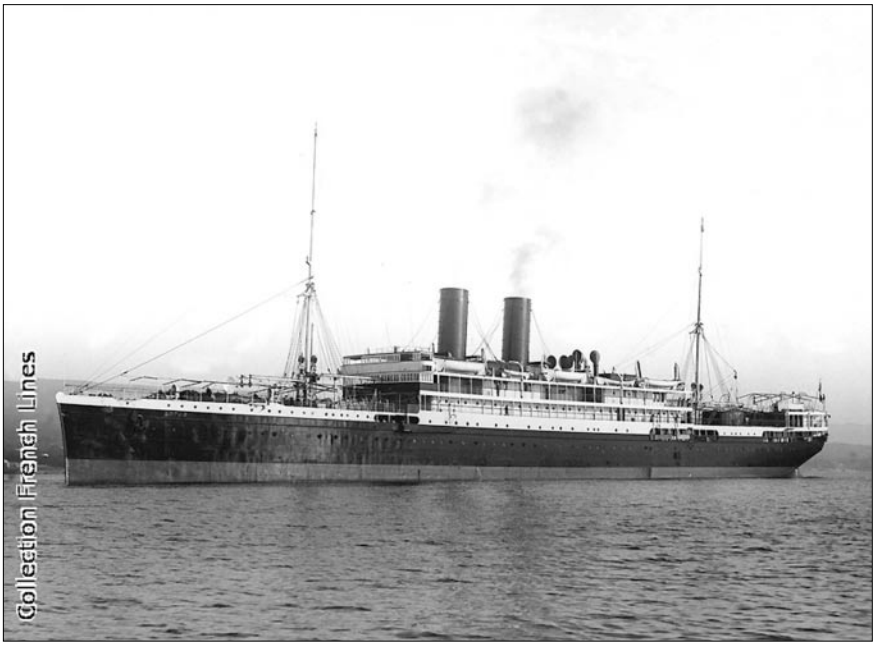
– Tout ça c'est bien joli, mais tu oublies que tu as une famille à faire vivre. Et que vas-tu faire ? Partir aux Amériques avec ta minotte de neuf ans et ta Marie si peu aventurière qu'elle n'a jamais dû dépasser la Porte d'Aix ?

À vrai dire, Ernest n'a pas trop envie de voir Joseph partir. Ils formaient un superbe tandem à la Ciotat et l'affaire s'est avérée prospère dès le début : travail mais aussi rires, la Provençale et ce nouveau jeu de boules, sans oublier tous ces amis.

– Tu sais, ces pauvres estropiés, les abîmés des combats de retour chez eux depuis quelque temps déjà, ils l'ont adopté notre jeu. Et tu sais, on parle même d'une fédération. Tu vas voir qu'elle va devenir un sport pour de bon notre Provençale de cabanon. Déjà, on l'appelle la Pétanque. Je suis même sûr qu'on va nous demander d'être présidents.

– Et bien, tu le seras toi le président et tu penseras bien à moi quand tu présideras.

– C'est vrai, pardi ! On parle sérieusement de faire un règlement officiel. Un jour, il y aura même des compétitions. Je te le dis moi, reste et organisons tout ça ensemble.



Paquebot Le Lotus (ex-Tonkin)

Lancé le 6 mars 1898 à La Ciotat, le « Tonkin » est affecté à la ligne d'Extrême-Orient : Marseille-Saïgon-Yokohama.
En 1912, on lui adjoint un pont supplémentaire et il prend alors le nom de « Lotus ».
En 1914, il est réquisitionné pour assurer les services postaux (Lyon-Marseille-Égypte).
Début décembre 1915, on lui installe un canon. Il arrive à survivre à la Grande Guerre sans trop de difficultés.
Le 29 février 1932, il est vendu en Italie pour démolition.

Caractéristiques :
- Longueur = 142 mètres
- Jauge brute = 6 246 tonnes
- Déplacement = 9 850 tonnes
- Passagers : 192 premières, 110 secondes, 92 troisièmes
- Propulsion par une double machine à vapeur alimentée par 12 chaudières à charbon
- Double cheminée

(Documentation des French Lines)

– Eh bien ! moi je te le dis : ta partie de pétanque, joue-la en France. Ma partie de pétanque à moi, je la disputerai outre-mer et je t'assure que je ne baiserai pas Fanny ! tu peux me croire !

Mais Ernest a beau insister, Joseph ne veut pas suivre. Alors, dérouté, il ne peut s'empêcher d'exploser contre son frère aîné.

– Mais Bonne Mère ! qu'est ce que tu veux faire ? Prêcher la bonne parole chez les sauvages, leur apprendre à lire, à écrire, à manger ?

– Tu ne crois pas si bien dire quand tu parles de manger ! lui rétorque alors Joseph.

Ernest hésite entre défaillir ou éclater. De toute façon, le résultat est le même, c'est une explosion dans sa tête. Et Joseph poursuit :

« Là-bas, dans les tranchées, nous parlions beaucoup le soir, surtout quand il faisait très froid. Nous étions tous d'origines diverses. Les noirs côtoyaient les blancs, les Africains, les Français, les Asiatiques. Nous avions tous quelque chose à raconter. Ils nous parlaient de leurs coutumes, de leur foi, de leurs rites religieux, culturels, leur mode de vie au quotidien. Et nous restions des heures entières à tromper la cruauté de la réalité et à rêver à tous ces horizons si différents des nôtres mais qui justifiaient tous leur philosophie et leur amour de la vie. Alors, s'instaurait le respect de la différence des uns des autres, voire même une admiration pour ce que nous ignorions encore peu de temps auparavant.

Il y en avait beaucoup qui venaient du Maroc. C'est ainsi qu'un soir givré et noir, Ahmed nous expliqua que, comme tous les siens, il était musulman et que sa religion ne lui autorisait pas à consommer du porc. Il ne touchait pas à la viande de porc contrairement à nous les Français qui en sommes si friands. Et pourtant, une importante colonie française s'était regroupée à la périphérie des millénaires remparts de Marrakech, ainsi que paraît-il dans les grandes cités de son pays. Certains de nos compatriotes auraient bien voulu élever un cochon mais les problèmes leur semblaient alors insurmontables vis-à-vis des indigènes et des contraintes que cela pouvait leur poser.

J'insistais pour en savoir plus sur ces Français lointains, leur nombre, leur composition, leur activité, leurs espoirs et attentes. En fait, des Français pas si lointains puisque le Maroc n'est qu'au-delà l'Espagne.

Chaque soir, je relançais Ahmed sur son pays et il parlait, parlait. Il était vraiment très loquace, me décrivant ces milliers de palmiers aux portes de sa ville, la couleur changeante du sable au fil des jours, l'aridité de l'été, les mille et une bestioles qui grouillent dans une végéta-

tion qui semble desséchée et sa vie, celle de sa famille, ses espoirs et ses projets. Mais c'est un Berbère et la communauté française, il la regarde en spectateur uniquement puisqu'il n'y appartient pas. Certes, chaque communauté se respecte mais chacune a ses règles, ses coutumes, son mode de vie. Il ne sait pas ce qui se passe derrière les murs en dur érigés pour abriter nos compatriotes. Il ne vit pas avec eux, il ne fait que les côtoyer, mais il observe.

Plusieurs fois, il m'a proposé de venir lui rendre visite quand la guerre sera terminée. « Tu verras, tu ne voudras plus partir, mon frère, et tu pourras rester si tu veux. Toi, tu as des idées et de l'argent, et chez moi, il y a plein de choses à faire. » Oui, mais de l'argent, j'en ai guère. Toutefois, je voudrais en savoir un peu plus sur ceux de chez nous qui sont partis de l'autre côté de la Méditerranée. »

Ernest qui s'attendait à bien pire, ne peut qu'admettre que le Maroc n'est pas si loin que cela. Encore n'a-t-il pas bien situé la ville de Marrakech et pense-t-il que le Maroc, c'est Tanger ou Ceuta, sans réaliser l'étendue du pays qui confine le Sahara et le Rio de Oro. Mais quand même, qu'est-ce que vient faire cette histoire de cochons ?

– Et pourquoi tu me parles des cochons ? Ne me dis pas que tu vas aller en élever ? Et d'où tu vas les prendre et les faire grandir ? Et qu'est-ce que tu y connais aux cochons ? C'est sale un cochon, ça pue. Et toi, tu vas vivre où ? Et ta famille, tu ne peux quand même pas y emmener ta petite. La pauvre pitchoune, rouquine comme elle est, comment elle va te le supporter ton soleil brûlant ?

– D'abord, je me renseigne. Et même, que j'irai peut-être visiter Ahmed et voir comment ça peut se passer sur place. Après tout, à la Ciotat, les clients on leur donne bien à boire ; là-bas, je les nourrirai. Les papilles et le ventre, ça tient une bien belle place dans la vie d'un homme !

– Tu te rappelles des Gély, ceux qui restent rue de la Rose, que tu connaissais bien leur fille autrefois, leur fils est parti là-bas en 1913. Si tu veux, on va les voir et on parlera. Mais s'il te plaît, je voudrais venir avec toi pour écouter. Je veux savoir où tu mets les pieds. Je ne pourrais pas m'empêcher de me tourner le sang alors je préfère savoir.

Et Joseph parle, parle, il est déjà ailleurs, ses cochons commencent à grandir. Ernest comprend que la graine est semée et que l'idée a germé. Joseph est décidé maintenant, il se persuade au fur et à mesure de ses paroles. Il doit aller jusqu'au bout, Joseph, son frère aîné.

Joseph… dont le regard, d'une douceur extrême, affirme une confiance qui n'a d'égale que la volonté et la résolution face à un ave-

nir qui, pourtant, est plus qu'incertain et couvert d'embûches. Mais même si pour lui Napoléon I[er] est la figure type du tyran qui avait mis non seulement son pays mais l'Europe entière à feu et à sang au nom de sa vanité et de son profit personnel, il s'est fait sienne la devise de cet écumeur édictant qu'il « ne faut pas de Si, de Mais, il faut réussir ! » Contrairement à lui, Joseph est persuadé que l'on peut obtenir beaucoup par la paix et le respect de soi et celui d'autrui. Alors, rien de farouche ni de guerrier dans ce regard, seulement la tranquillité, une certaine assurance aussi, bref sa philosophie de la vie, de sa sagesse.

La mèche non plus n'est pas rebelle. Les cheveux tirés sur l'arrière dégagent un large front sans rides, malgré tout ce qu'il venait d'endurer dans les tranchées de la mort. La moustache rebiquée sur les pointes souligne une expression emprunte de sourire. Face à lui, on ne peut trouver d'agressivité, tout semble à faire parce que cela doit être fait et selon les règles. Sa fantaisie est de surmonter les épreuves sans qu'elles semblent avoir d'emprise sur lui. Telle est sa règle et celle qu'il édicte à Marie et leur fille Paulette.

Mais sa compagne, Marie Fontana, est beaucoup plus terre à terre. D'origine modeste, voire très modeste, elle se montre plus rebelle à un tel enseignement et plus revancharde. Elle n'a pas cette aisance naturelle qui est donnée aux gens bien nés, même désargentés. Son éducation, difficile entre un père italien et une mère qui essayait de faire face aux déconfitures de la vie, tant par le manque d'argent que par l'infidélité de son époux et sa nombreuse progéniture, lui a appris la vie rude de la rue avec son langage et ses manières, mais aussi lui a laissé une certaine appréhension face à toute nouveauté. Toutefois, Marie a une profonde confiance en Joseph. C'est son homme et elle le suivra dans tout ce qu'il décidera et c'est sa destinée de femme.